

L'Acte Psychanalytique

*Petite Introduction à une anthropologie
structurale générale*

Séminaire de Marc LEBAILLY

Le 30 Mars 2024

Table des matières

EXERGUE.....	2
DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE...ENCORE ...ET TOUJOURS.....	8
LA COMPOSITION MUSICALE N'A PAS D'HISTOIRE	14
LA MUSIQUE BAROQUE COMME NÉCESSITÉ DE PARTICIPER À LA RUPTURE CIVILISATIONNELLE RATIONALISTE ET S'Y OPPOSER – MANIFESTE DE SON AUTONOMIE.....	17
ANNEXE 1	21
ANNEXE 2	25

EXERGUE

J'ai eu une réelle difficulté à me remettre à l'écriture de ce séminaire. J'en ai été détourné par des engagements pris au nom de la CPTS et surtout par une urgence concernant la transformation de la culture de notre Institution dans laquelle, aujourd'hui, ce séminaire s'inscrit exclusivement. Exclusivement depuis l'exclusion d'Espace analytique. Vous savez, et je l'ai répété à maintes reprises, il ne s'agit pas pour moi de trouver un « asile » où je pourrais développer ce qu'il en est du « penser la psychanalyse ». Il y a lurette que je peux m'en passer. Il se trouve que ce séminaire est une nécessité non seulement théorique, mais aussi scientifique, maintenant que les équipes de recherche se sont constituées, pour légitimer le bien-fondé de notre conception de la santé et de son traitement dans le monde commun au sein d'une véritable institution. Il constitue un archétype de ce que peut être une démarche de recherche structuraliste en sciences humaines et sociales. Mais pour que cet Institut de recherche existe, il est nécessaire que notre Institution Hygie et la Maison de Santé se structurent et fonctionnent à partir d'une culture singulière qui assure de sa légitimité et de son fondement. D'où la nécessité de se consacrer un temps à sa refondation. C'est un préalable et une nécessité première.

Par ailleurs, il y a quelque temps, dans une note adressée aux médecins de la MSP, je rappelais cette vérité ethnologique que dans toute société humaine il y a nécessité du médecin¹, quel que soit le nom qu'on lui donne, qui prend en charge l'organisme et « l'âme » de leurs congénères. C'est dire que **sans médecin il n'y a pas de collectif viable**. C'est pourquoi le détour par la refondation du collectif de la MSP était absolument nécessaire. Il faut d'abord assurer la cohésion sociale de notre Institution pour expérimenter, puis théoriser ce qu'il en est de ce que dans le jargon de la psychanalyse on nomme, à tort, « psychanalyse en extension ». Dans une Institution consacrée à la santé, la psychanalyse est une pratique sociale adressée à tous, y compris aux impétrants psychanalystes. Le cartel en atteste. Ce qu'il faut identifier et modéliser c'est en quoi et pourquoi il y aurait nécessité à cette présence du psychanalyste dans le collectif. J'ai bien dit psychanalyste. Pas seulement de la psychanalyse en tant que théorie et pratique d'abord de la santé psychique, voir comme théorie à partir de laquelle on explique le fonctionnement social d'une Institution et le comportement de ceux qui actent.

¹ Cf annexe 1

Vous savez que pour moi il n'y a pas de différence entre la position du psychanalyste dans la cure et celle qu'il tient dans le collectif. Son « être au monde » est inchangé. Cela peut déboucher sur des confusions, cette théorie de psychanalyse en extension, concernant la place de la théorie psychanalytique dans la réalité sociale qui est la nôtre. Et en particulier dans les Institutions de santé. Plus encore que la théorie et la pratique psychanalytique, cette présence, ici et maintenant, est ce qui compte le plus. Du temps de la *Convention Psychanalytique*, j'avais affirmé qu'il n'y avait pas « d'Institution psychanalytique ». C'est-à-dire d'Institution qui serait fondée sur la théorie de l'appareil psychique telle que la psychanalyse post freudo-lacanienne la déploie. Freud s'y était essayé avec *Psychologie des foules et analyse du Moi*. La psychologie est inapte à théoriser les foules ni, d'ailleurs, d'autres formes de structures sociales. Le collectif et la cohésion sociale sont du ressort de l'ethnologie. C'est-à-dire des mécanismes qui permettent la structuration d'un collectif tel que l'ethnologie structurale en fait la théorie. Cela m'avait valu une quasi-expulsion de cette association de psychanalystes post *École freudienne*. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il ne faille pas modéliser et théoriser la fonction et la place du psychanalyste dans un collectif de soignants et, par extension, dans la réalité sociale humaine. Comme celle de l'artiste ou comme celle du mystique. De fait, je considère que s'il n'y a pas d'institution psychanalytique, une institution soignante devrait, si elle est humaniste, nous disons euphémiquement hippocratique, ne pas pouvoir se passer de la présence d'un psychanalyste. Comme l'art, et en particulier la musique, est une nécessité dans toute société humaine. Bien sûr on a posé de manière hypothétique que le psychanalyste avait une fonction sociale du côté de l'affirmation culturelle de la persistance subjective en particulier contre l'hégémonie du moïque dans nos sociétés modernes. Ceci posé il s'agit de savoir, autrement qu'empiriquement, comment cela véritablement s'actualise. C'est un travail épistémologique d'articulation entre le registre psychique et l'ordre symbolique culturel. Articulation que Lévi Strauss a toujours refusé d'entreprendre. Et que les prétendus ethnologues contemporains ont dévoyé du côté de la psychologie sociale ou de la sociologie. C'est l'enjeu final de ces séminaires : constituer une anthropologie structurale générale. C'est bien ambitieux et sans doute irréaliste. Et le temps passe...

Cette prise en charge de la santé se constitue à partir de ce présupposé fondamental et fondateur. Cela consiste à la considérer comme relevant d'une pratique « **humaniste** ». Mais pas au sens classique du terme, comme quoi « *rien d'humain ne nous serait étranger* ». Encore que dans cette formulation il y a tout de même quelque chose de central : l'allusion à « **l'humain** ». Et ce qui pêche, dans cette formulation,

c'est que l'on en appelle à « l'humain » sans dire de quoi cet **humain** est le nom. Comme si le signifiant même suffisait à énoncer ce qu'il en est de cette humanité de l'homme. On la rabat, depuis la nuit des temps, sur une faculté qui serait exclusive aux hommes de nouer des relations à partir de principes moraux ou éthiques. Darwin lui-même a tenté d'en faire un modèle théorique évolutionniste téléologique. L'homme serait un « être moral » avant tout. Ce qui est démenti universellement. Les religions du livre se sont emparées de ce démenti pour élaborer la raison qui pousse les hommes à ne pas accéder aux principes moraux qu'ils édictent.

Vous avez sans doute entendu que tout ce que j'ai produit de théorique depuis mon premier opus est centré et vectorisé par cette question de ce qu'il en est de l'humanité de l'homme. Réelle. Pour la psychanalyse structurale, elle se circonscrit à la question de la subjectivité. Ce que Nietzsche, Heidegger et Lacan avaient pressenti. Je pense que, d'un point de vue métapsychologique, la question de **la nature de la subjectivité** je l'ai déjà résolue. Le Sujet n'est plus un mystère, ni le double du Moi ni l'âme ineffable. C'est une instance psychique dont on sait comment et pourquoi elle advient neuro cérébralement. Il est clair que dans ce séminaire, j'ai apporté un élément théorique qui jusque-là manquait. **La fonction du sonème dans la constitution de la voix comme condition d'émergence de cette instance subjective. C'est tout à fait essentiel.** Et justifie cette approche métapsychologique de la musique.

Ce que ce séminaire approfondi, indirectement, au travers de cette approche métapsychologique de la musique c'est qu'elle représente dans la réalité sociale de tout collectif, la fonction humaniste de cette instance subjective psychique. La fonction musicale et l'humanité de l'homme ne feraient qu'un. Et la musique serait seule, nécessaire et suffisante, à l'actualisation de cette humanité dans le collectif. Dans cette hypothèse radicale, mais anthropologiquement fondée, les autres arts, qu'homo sapiens invente, seraient non seulement secondaires (la poésie, la peinture, la sculpture...), mais comme superfétatoires. Ils en seraient la redondance à partir d'autres équivalents sémiotiques des sonèmes (les « pictèmes » peut-être...). Et la psychanalyse et le psychanalyste inutiles. Se pose alors la question, dans un collectif comme le nôtre voué à la prise en charge de la santé de nos congénères, de la nécessité que le psychanalyste incarne cette fonction subjective. Et si oui, comment ? C'est à partir de cette question que l'on peut percevoir la logique de cette approche indirecte de cette nécessité, si elle est avérée, au travers de l'approche épistémologique psychanalytico-ethnologique des arts. Et tout particulièrement de la musique.

En effet, les arts, tous les arts, depuis quarante mille ans, ont participé à la formation et au fonctionnement du collectif. Il y a donc non seulement antériorité vis-à-vis de la psychanalyse, mais surtout cela pose la question de la nécessité d'introduire non pas seulement la psychanalyse, mais du psychanalyste dans un collectif. Quel qu'il soit et en particulier dans un collectif qui traite de la santé. Jusqu'ici l'humanité s'en est passée. Qu'est-ce qui ferait qu'aujourd'hui il y aurait nécessité ? C'est pourtant l'hypothèse, ou le présupposé, qui est inscrit au fronton de notre institution. Je l'ai introduite de manière détournée ou inverse. J'ai affirmé, contre la vulgate psychanalytique, que la psychanalyse était une pratique sociale. Mais sans dire sur quoi je me fondais pour annoncer cette manière de profession de foi. De fait ce que nous expérimentons de manière empirique à la MSP c'est cette hypothèse : **dans une pratique collective de la santé, le psychanalyste - je n'ai pas dit la psychanalyse - en tant qu'il représente le subjectif (inconscient) est une nécessité si on veut être hippocratique.** Bien sûr, empiriquement, cela se pratique déjà dans d'autres lieux de soins. Mais, quand cela se produit, cela n'est jamais véritablement théorisé et cela se déploie souvent de manière fallacieuse. Dans le meilleur des cas, quand le psychanalyste s'inscrit, ou pas, dans un collectif soignant, il le fait au nom de cet humanisme classique et souvent de manière militante. Militantisme à double objectif : le bien des personnes qui souffrent psychiquement, mais aussi à des fins de reconnaissance de la supériorité de la théorie psychanalytique sur d'autres approches quand il s'agit de l'être au monde de l'homme. De plus cette manière de psychanalyse en extension n'est pas véritablement modélisée. Elle procède, comme disait Wittgenstein, « *d'une mythologie d'un grand pouvoir* ». L'ambition est de sortir la psychanalyse en extension de son empirisme mythologique et de lui donner une assise théorique. Il faut, en effet, la débarrasser de son prétendu prestige qui empêche de la situer à sa bonne place dans un collectif de soignants. C'est ce que nous expérimentons à la MSP Hygie de Paray-Vieille-Poste. Mais cette expérimentation n'est possible que si la cohésion du collectif s'avère réelle. C'est pourquoi j'ai tardé à reprendre le cours de ce séminaire. L'urgence était du côté de la refondation de notre collectif. Un modèle théorique pour rigoureux et convaincant qu'il est, s'il n'est pas expérimenté, reste un modèle théorique seulement bien intéressant intellectuellement. C'est-à-dire, rien. Et puis s'en est suivi d'autres événements personnels qui, pour être anodins, n'en sont pas pour autant dérisoires. Et décisifs même. Il y a un avant et un après qui valide une conviction, je devrais dire une certitude, déjà présente depuis un certain temps. Pourtant j'ai repris.

Vous le savez, j'ai parfois l'impression de me redire, à l'infini. Je fais mine de m'interroger sur pourquoi je m'y astreins. De fait, je le sais. Sur le fond, je le sais. Certes il est exact qu'il ne m'est pas naturel ni facile de sacrifier à la forme du séminaire. Mais dire que je me redis est tout à fait inexact. Se redire implique que l'on communique un message. Il n'y a redite que s'il y a intention de faire connaître ou d'enseigner quelque chose à quelqu'un. Et ce, dans l'intention, voire dans l'espoir, qu'il en reste quelque chose dans la mémoire de ceux qui en sont destinataires. Il y aurait postérité. Un séminaire, tel que je le conçois, n'est évidemment pas élaboré dans cette intention que je qualifierais d'objectale. Il ne s'adresse à personne, sinon aux murs ai-je l'habitude de dire. Murs qui, quoi qu'on en dise, non pas d'oreille. De fait, il s'adresse intransitivement, c'est-à-dire à soi-même... comme une nécessité vitale.

Je ne suis pas sans savoir que cette position fondée en théorie et pour pertinente qu'elle soit, peut avoir un effet pervers. Pourtant elle est ce qui, en principe, permet la transmission. Il se trouve que son intention intransitive peut être détournée. Quand je dis qu'elle **peut** être détournée, c'est inexact. Elle est détournée. On peut l'énoncer de manière simple et abrupte. « *Si Lebailly pense la psychanalyse structurale et en fait spectacle devant nous cela nous exonère de la penser à notre tour* ». On est alors contraint au plagiat, au savoir, ou au mieux à la connaissance. On détourne, aussi, ce qu'il en est du Penser la psychanalyse en évoquant qu'il faut « travailler » la théorie psychanalytique structurale. Travailler est de l'ordre du réflexif performatif. Ce n'est pas exactement « Penser » qui ne vise aucune performance, on ne produit rien. Penser la psychanalyse structurale est incompatible avec travailler. Ce n'est pas un travail. C'est une nécessité irrépressible ou ce n'est pas. On la pense en permanence ou pas. Si tel n'est pas le cas, si on ne la pense pas en permanence, on n'est pas psychanalyste. On peut l'être ou le paraître pour ses collègues ou pour ses psychanalysants mais **on ne l'est pas en soi et pour soi**. Ce qui à mon sens est gravissime et fait, comme je le disais dans le dernier séminaire, que je suis bel et bien en position de gourou. Ce qui me désole. Pas pour moi, pas pour la psychanalyse structurale, mais pour ceux qui sont censés acter la psychanalyse. Les analystes structuraux à ne pas penser la psychanalyse à leur tour et pour eux-mêmes me laissent bien seul. Pour s'en exonérer, certains arguent du fait que j'ai déjà tout dit, tout modélisé. Et de manière si précise que la psychanalyse structurale, son modèle métapsychologique et sa clinique sont en quelque sorte advenus. C'est probable. Ce serait pourquoi on est alors condamné ou au plagiat, ou à la mémorisation ou à la redite déformée. D'autres au contraire espèrent, et s'imaginent qu'elles seraient

incomplètes et qu'il faudrait explorer et « creuser » certains points qui resteraient obscurs, non élucidés ou négligés. Ces deux attitudes sont à mon sens impertinentes. Dans son essence, si vous me permettez cette expression sans doute impropre, la psychanalyse structurale, telle qu'elle est dans sa modélisation et à cause de cette modélisation structurale, est une « chose » bonne à penser. À faire « penser ». En permanence. Car la question n'est pas là, qui consisterait à dire que Penser se réduise à innover ou à concevoir. Le « penser » n'a pour objectif ni de découvrir ni de concevoir. Cela a avoir avec Ex-sister. Bien sûr, ce peut être un effet, parfois, un effet induit. Ce qui m'est arrivé. « Penser » oblige à « penser » le « penser » en permanence, si on paraphrase Heidegger. C'est un attribut naturel à tout psychanalyste structural. Cette évidence ne me semble pas encore assimilée. Si vous voulez en connaître davantage sur l'assimilation, je vous renvoie au dernier séminaire de refondation².

Je disais tout à l'heure que le séminaire ne s'adresse à personne si ce n'est aux murs. J'aurais dû dire qu'il n'est destiné à personne. Mais pour ce qui nous concerne ici, il s'adresse bel et bien et pas exclusivement aux psychanalystes structuraux. Disons du côté du lien social. De fait je n'ai pas et je n'ai jamais eu besoin de faire séminaire pour penser la psychanalyse et son acte. Psychanalyser y suffit. Bien sûr, je me suis d'abord raconté que si je voulais aller au bout du projet que je m'étais fixé, à savoir écrire un troisième opus sur ce qu'il en est de l'Acte, il fallait faire séminaire. C'est ainsi que j'ai procédé pour écrire les deux premiers opus. Les séminaires ont constitué la matière de leur contenu. J'ai essayé de me raconter qu'il était important de conclure de telle sorte de circonscrire et de parfaire ce qu'il pouvait en être d'une « Anthropologie structurale générale ». J'ai cessé d'y voir cette finalité. Ce qui me permet de poser la véritable intention de ce qui m'y oblige : il est important d'attester dans la réalité sociale que la psychanalyse nécessite pour perdurer de la penser encore et toujours. D'en attester devant d'autres qui seraient susceptibles de la penser à leur tour. Je n'ai jamais dérogé à cette nécessité. Est-ce cela qui aura effet de transmission ? Peut-être... Peut-être pas... c'est à vrai dire indifférent...

Je vais donc reprendre là où, en septembre j'avais laissé la musique et la nécessité de la penser. Ethnologiquement et psychanalytiquement j'ai relu ce que j'avais écrit. C'est complexe et sans doute déroutant et le penser la musique n'est sans doute pas encore repris par la pensée productive rationnelle dans ce séminaire. Je m'en excuse.

² Cf annexe 2

DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE...ENCORE ...ET TOUJOURS

Je vais reprendre là où j'avais laissé la théorisation, ou la modélisation, de ce qu'on considère en général comme une histoire des compositeurs ou une histoire de la musique. Marie-Laure m'a dit qu'à ce moment j'avais annoncé un tableau historique de la suite des compositeurs placés par époque : médiévale, Renaissance, baroque, classique, romantique, moderne, contemporaine. Je ne l'avais pas présenté m'a-t-elle dit. J'en ai fait faire une photocopie. Vous pouvez vous y référer. Bien qu'elle se fonde sur les différentes manières de composer la musique, cette classification reste empirique. Elle est fondée implicitement sur le fait qu'il y aurait une évolution qui irait d'une musique occidentale archaïque, la musique médiévale, jusqu'à un aboutissement, la sophistication « intellectuelle » de la musique contemporaine. Bien sûr aucun historien de la musique ou musicologue ne souscrirait à ce raccourci caricatural. Mais quoiqu'effectivement sans nuance cette interprétation reste valide. D'ailleurs, elle ne fait que reprendre l'idéologie qui s'inscrit toujours, et malgré Lévi-Strauss, au fronton de l'histoire tel qu'on la conçoit en occident qui considère que l'humanité, depuis Homo sapiens et sapiens moderne c'est-à-dire depuis environ 40.000 ans, irait de primitif, non civilisé au civilisé. Civilisation qui advient à son apogée grâce au progrès de la pensée rationnelle et, singulièrement, de la science. On en est toujours à penser, contre l'évidence, qu'il y aurait progrès dans la culture et surtout comme si elle était perfectible grâce aux merveilles de la raison et l'accès à la science. L'histoire de la musique, qu'on le veuille ou non, s'inscrit dans cette idéologie fallacieuse. Il n'y a pas de progrès dans la composition de l'écriture musicale pas plus qu'il n'y a de progrès dans la culture. Si on prend comme critère la sophistication et/ou la complexité, on les retrouve dans toutes les manières de composer et d'écrire la musique savante. Mais cette sophistication ou cette complexité se déploie sur des fondamentaux et des règles de structuration différentes. Aussi, eut égard à l'objectif expressif recherché par le compositeur et ce à quoi justement la culture dans laquelle il compose le confronte, c'est-à-dire l'état de la dialectique entre pensée sauvage et pensée productive, toute œuvre, si elle est une œuvre, a une « valeur » égale à toutes les autres. Quelle que soit l'époque où elle a été composée. **De ce point de vue il faut reconnaître que la composition musicale, les œuvres qui en résultent, doivent être considérées, d'un point de vue d'une approche ethnologico- psychanalytique, comme s'inscrivant dans un registre synchronique de transformation.** Mais les différentes manières de composer semblent obéir à un ordre historique diachronique. Il y aurait phénoménologiquement succession, ce qui n'est pas faux. Au cours de ce que nous

repérons comme succession historique il y a différentes manières de composer la musique. Mais l'objectif et la fonction de la musique restent inchangés vis-à-vis de la culture. Aussi pour que cet objectif et cette fonction perdurent l'écriture de la musique doit se transformer pour que l'œuvre musicale soit, du point de vue culturel de la cohésion sociale, pertinente. C'est pourquoi on peut effectivement classer les compositeurs en fonction de l'époque à laquelle ils ont œuvré. Les historiens de la musique et les musicologues se sont essayés à cette taxinomie historique. Mais il ne faut pas en être dupes.

Vous savez que cette idéologie d'une histoire progressive pollue même la taxinomie métapsychologique freudienne. C'est tout à fait perceptible dans la conception qu'a Freud de la structuration de l'appareil psychique. Cette structuration de l'appareil psychique se ferait par stades successifs : stade vampirique, stade oral, stade anal, stade phallique, stade génital, stade oblatif. L'un chassant l'autre. Vous savez aussi que l'intuition de Mélanie Klein s'inscrivait en faux contre cette conception téléologique de la structuration de l'appareil psychique. Elle parlait de « phase » sans bien entendu réfuter totalement cette idéologie téléologique. Dans le même temps, vous le savez aussi, concernant la structuration de l'appareil psychique, elle substituait à l'énergétique et la dynamique des pulsions celle de l'agressivité comme étant le moteur de cette structuration. Elle était proche de la conception de la psychanalyse structurale. Je ne suis pas sûr qu'elle ait été, ni ses disciples, tout à fait consciente du caractère révolutionnaire de ces innovations. Seul Lacan s'en était aperçu. En tout cas dans *L'Agressivité en psychanalyse*. Après, narcissique qu'il était, il s'est employé à la critiquer et la dénigrer. Il fallait que ces inventions soient les siennes. Mais tout de même on peut aussi penser qu'elle avait confusément la conviction que le credo métapsychologique freudien, l'invention de la métapsychologie (topique, énergétique, dynamique), était, lui, fondé structurellement quoique les hypothèses à la fois de l'énergétique pulsionnelle et d'une évolution allant de l'archaïque à la maturité oblatif (révée) soient totalement erronées. Chaque phase de structuration ne disparaît pas au profit de la suivante. Une fois « stabilisée », elle demeure et s'articule fonctionnellement à la suivante. Simplement, chacune perd son exclusivité de déterminer un être au monde unimodal si je puis dire. Mélanie Klein l'avait pressenti quand elle affirmait que, par exemple, l'être au monde schizo-paranoïde n'avait rien à voir avec la paranoïa d'une part et la schizophrénie d'autre part. Implicitement elle affirmait que la structuration schizo-paranoïde de l'enfant était normale à l'âge où elle apparaît (universelle aussi) et que par ailleurs, elle persistait pour réapparaître, parfois, sous forme pathologique chez l'adulte. Dans la

psychanalyse structurale, ces « phases » kleiniennes correspondent à l'émergence des instances nécessaires d'abord, conjecturalement puis définitivement.

Cette présentation a pour objectif de montrer qu'il y a, en occident, une rupture « historique » entre la musique « ancienne » et la musique « classique ». Il y a un avant, ou il y avait un avant, et un après. Si cette hypothèse est valide, cela induit que la composition musicale est pour partie déterminée par le contexte culturel dans lequel le compositeur œuvre et que donc il y eut, préalablement, rupture culturelle dans l'organisation sociale. Rupture qui s'origine au XVIIe siècle. Il y n'y a pas eu seulement transformation sociale et continuité.

Pour revenir à cette taxinomie on peut dire que, parce qu'elle est constituée par un consensus d'experts, quoi qu'en fait empirique (quoiqu'on tente de la justifier techniquement comme je vais l'évoquer ultérieurement), elle ait une certaine validité. Il en est de cette taxinomie « évolutive », d'un point de vue structural, de la même validité que la taxinomie de Freud concernant les avatars de la pulsion tout au long de la structuration de l'appareil psychique. Les stades sont bien identifiés phénoménologiquement (comme ceux que Piaget propose du point de vue de la mise en place des fonctions cognitives, ce sont, d'ailleurs, quasiment les mêmes), mais l'explication que Freud en donne est erronée. En considérant que quand un stade est passé il disparaît de l'appareil psychique au profit du suivant. C'est l'idéologie « évolutive progressive ». Par élimination, sans doute le même dont procède l'évolutionnisme progressiste chez les historiens et les musicologues. Implicitement, tout se passe comme si une manière de composer la musique chassait la précédente. De la même manière qu'il n'y a aucune raison, structurellement, de rejeter la taxinomie freudienne des stades, il n'y a pas plus de raison de rejeter la taxinomie évolutive de ces experts. D'un point de vue d'une approche structurale ethnologico-psychanalytique cette taxinomie dit quelque chose qui mérite une approche épistémologique et une interprétation structurale. Elle valide d'une certaine manière que la composition musicale s'inscrit dans un système de transformation synchronique déterminé culturellement. Mais elle ne permet pas de repérer la rupture qui intervient non seulement dans la composition musicale, mais surtout dans sa fonction sociale. Je vous la soumetts.

Je l'ai un peu modifié par rapport à celle que vous pourrez trouver sur internet. J'ai reclassé les compositeurs selon les époques : renaissance, baroque, classique, romantique, post-romantique, moderne, contemporaine, en 3 classes : les génies, les talentueux et les facteurs. Cela, dans un premier temps, vous apparaîtra comme

empirique et subjectif. En fait, il n'en est rien. Cette classification se fonde sur des critères d'organisation topique de l'appareil psychique de chaque compositeur. J'essaierai d'en dire quelque chose ultérieurement. En son temps. Bien sûr, cette classification là où nous en sommes est perfectible et peut être remise en question.

	GÉNIE	TALENT	FACTEUR
RENAISSANCE 1400-1600	Dufay Okeghem Lassos Josquin Desprez Duclaux	Gabrieli Janequin Praetorius	Les autres qu'on peut oublier
BAROQUE 1600-1750	Monteverdi Purcell Rameau Bach Haendel	Schutz Albinoni Frescobaldi Vivaldi Gesualdo D Scarlatti Marin Marais Couperin Charpentier Albinoni...etc.	Les autres qu'on peut oublier
CLASSIQUE 1750-1860	Haydn Mozart Beethoven Gluck	Telemann Cimarosa Boccherini Salieri Clémenti Soler	Les autres qu'on peut oublier
ROMANTIQUE 1800-1900	Berlioz Schubert Schuman Liszt Verdi Wagner	Brahms Chopin Mendelssohn Paganini Franck Gounod Bizet Tchaïkovski Granados	Les autres qu'on peut oublier
POST ROMANTIQUE Début XIXème siècle	Mahler Strauss Puccini Stravinsky Bretten Debussy Ravel Satie	Sibelius Bartok Rachmaninov Rimsky Korsakoff Honegger Dvorak Milhaud Poulenc Carl Orff Faller Villa-Lobos	Les autres qu'on peut oublier
MODERNE Deuxième moitié XXème siècle	Varèse Schönberg Stockhausen Berg Messier Boulez Nono Berio Ligeti	Webern Babbitt Medtner Messiaen Pierre Henry	Les autres qu'on peut oublier
CONTEMPORAIN AVANT-GARDE XXIème siècle Atonale, concrète	?	?	?

Si j'ai laissé la dernière ligne vierge, c'est que je suis totalement insensible et ignare concernant cette manière de composition musicale. Cela ne veut pas dire que je ne comprenne pas théoriquement comment et pourquoi elle apparaît à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. J'y reviendrai.

Cette modification de cette taxinomie en trois classes d'un point de vue ethno psychanalytique ne constitue pas une échelle de valeurs entre le génie, le talentueux et le facteur. Puisqu'il existe trois catégories de compositeurs, c'est que chaque modalité de composition a une fonction dans la culture qui est la nôtre. En cela leurs œuvres ne sont pas comparables. Vous devinez sans doute à quoi, d'un point de vue métapsychologique, chacune renvoie. Ce qui implique que chaque type de mode de composition renvoie à un type d'organisation psychique du compositeur qui en use. La composition quand elle est géniale renvoie à une organisation psychique particulière du compositeur : il y a donc une organisation psychique qui permet le génie. Il y a une organisation psychique qui génère le talent. Il y a une organisation psychique qui permet la facticité. Ce dernier signifiant n'est pas fortuit. Il suggère un objet musical techniquement confectionné. J'avais auparavant évoqué à ce sujet qu'ils confectionnaient parodiquement des fac-similés, ce n'est pas inutile. Ces facteurs confectionnent une musique irréprochable techniquement parfois même sophistiquée, parfois très plaisante, mais qui ne suscite en tout cas aucun élan. Elle opère alors comme des rappels auditifs de ce qui est bien séant. Et renvoie aux œuvres de génie dont cette musique est la parodie. Tous les compositeurs de la deuxième colonne ont cette faculté. Je viens de dire qu'ils produisent une musique qui peut être plaisante ce n'est pas toujours le cas. Il arrive qu'elle soit d'un ennui profond. Quasi pédagogique. Par exemple au moment de la naissance de la musique classique, de son émergence, des compositeurs comme Haydn ou Carl Philip Emmanuel Bach (tous deux ayant une grande notoriété) sont, à de rares exceptions près, d'un ennui abyssal. À l'inverse de Gluck ou de Mozart. Quoique Mozart, prolix, a composé des œuvres d'une platitude insigne qui confine, parfois, à la frivolité toute viennoise. voire à la naïveté. Gould l'avait fait entendre cruellement.

On peut dès maintenant supposer que ces trois modalités de composition musicale ne font pas le même effet sur ceux qui les écoutent. D'ailleurs il y a des œuvres qu'il convient d'entendre et non pas seulement d'écouter. Entendre ne sollicite pas la même instance topique qu'écouter.

Si on reprend cette classification par époque historique, et si on s'en tient à une idéologie pas très ancienne des musicologues, on pourrait dire qu'elle recèle implicitement une rupture dans la suite de ces époques. Une rupture qui n'est pas sans rapport avec un événement culturel majeur qui advient au XVIIIe siècle avec l'avènement de l'idéologie rationaliste. De fait, en occident, concernant la composition musicale, il y a deux époques :

- Il y a la musique dite « ancienne » qui correspond à celle du moyen-âge, de la renaissance auxquelles on ajoutait la musique dite baroque (jusqu'à la fin du XXe S elle n'était pas identifiée comme spécifique).
- Il y a la musique moderne, longtemps considérée par les mélomanes comme la seule musique qui vaille. Elle correspond à la l'écriture classique, romantique, post romantique, moderne et contemporaine.

Il y aurait un avant et un après. Comme si, avec l'avènement de l'écriture classique, Mozart pour faire vite, on sortait de l'obscurantisme archaïque des musiques précédentes. Avec une exception pour la musique baroque et aussi celle de Bach dont le génie ne fut reconnu que tardivement et encore, pas durant son époque. Il clôt de manière extraordinaire le temps prétendument obscur de la composition baroque. D'ailleurs pour le commun des mortels, Bach est le compositeur « classique » par excellence. Il est vrai qu'après lui il est bien difficile d'inventer à l'aide de la composition baroque et qu'il ouvre sur l'écriture classique (les concertos brandebourgeois). Au XXIe on n'en est plus là et la musique baroque a recouvré ses lettres de noblesse. Et ce n'est sans doute pas par hasard. Nous vivons aussi une transformation culturelle et civilisationnelle depuis l'avènement de la théorie quantique et plus tardivement du numérique.

LA COMPOSITION MUSICALE N'A PAS D'HISTOIRE

Le présupposé théorique qui permet cette affirmation est que, puisque la musique est un élément essentiel et indispensable à la fomentation et à la structuration de tout collectif humain, et que la culture est anhistorique alors la musique est elle aussi anhistorique. Bien que, comme nous l'avons vu, en tant que phénomène social, l'historien ou le musicologue peuvent faire l'histoire diachronique de la manière de composer la musique. C'est-à-dire l'histoire de la transformation que subissent les modalités de composition musicale au cours des siècles. Essentiellement, la manière et les règles de composition musicale s'inscrivent dans un système de transformation dont la structure est constituée d'éléments finis. Comme la musique est un constituant de la culture où elle se déploie, on peut poser l'hypothèse que la transformation de la manière de composer n'est pas étrangère aux transformations qu'une culture effectue pour se préserver. On peut même affirmer qu'il y a concordance entre la transformation culturelle d'une société et la transformation de la manière de composer la musique. C'est-à-dire que, d'un point de vue ethnologico-psychanalytique, il est nécessaire de découvrir ce qui est en jeu dans le passage d'une manière de composer à une autre. Découvrir, derrière l'historicité factuelle élaborée par les historiens et les musicologues, pourquoi on passe d'un mode de composition à un autre. Passage que l'on ne justifierait ni comme une évolution déterministe (de l'archaïque au moderne) ni, donc, comme un progrès.

La problématique de la cause de l'évolution des systèmes de composition n'échappe pourtant pas aux musicologues. Ils élaborent un certain nombre de théories explicatives. Par exemple, certains font l'hypothèse que cette évolution serait motivée par le goût de la transgression qu'auraient certains compositeurs. Transgression qui les pousserait à proposer des innovations « inouïes ». Par exemple une des caractéristiques de la musique de la renaissance était l'utilisation de certains accords proscrits dans la musique médiévale. Dans la musique médiévale, les accords harmoniques étaient composés à partir des seules combinaisons de quarts, de quintes et d'octaves. Les compositeurs de la renaissance y ajoutent les accords de tierces et de sixtes. On constate aussi un changement de gamme, gamme pythagoricienne pour la musique médiévale, gamme Zarlino à la renaissance. En fait à la renaissance, on utilisait les deux gammes. La transgression n'est pas du côté de la composition de la musique, mais du côté de comment ces musiques « inouïes » sont perçues par le destinataire. Ces accords nouveaux qui semblent harmonieux aux compositeurs qui les pensent et les écrivent ne nécessitent pas pour autant le goût de la transgression. Ils s'imposent naturellement à ces derniers. Et, de plus, il n'y a aucune raison qui s'y oppose sinon l'usage. Il n'y a, en effet, pas de raison de ne pas utiliser toutes les possibilités d'accord dans l'écriture musicale. Mais ces modalités d'accord perturbent ceux qui la reçoivent et l'entendent. Ses innovations harmoniques semblent aux mélomanes « déplacées » et « désagréables ». On peut le dire autrement ils cessent, au-delà de l'impression dissonante, d'y trouver un « sens ». Au point de se demander pourquoi un compositeur inflige cela à ses auditeurs. Pourtant un compositeur authentique passe outre à ces réactions négatives. Comme s'il avait la certitude que ces œuvres étaient nécessaires bien qu'elles n'entraînent aucune satisfaction objectale du côté de l'auditeur qui leur est contemporain. Et si ces agencements sonores à proprement parler inouïs sont rédhibitoires alors les œuvres et le compositeur sont voués aux gémonies et au bannissement. Rejeté. Les scandales de ce genre n'ont pas cessé de se produire tout au long de l'histoire de la musique. On touche là à cette réalité que la musique n'a pas pour objectif de susciter du plaisir. Que ce n'est pas une distraction pour esthète. Comme si la composition obéissait à d'autres déterminants que ceux qu'on attribue à l'art en général et à la musique en particulier. Le beau et le bien. Car cette détermination à ce qui apparaît à tort comme une innovation n'est pas seulement endogène due au seul talent du compositeur. Elle est aussi suscitée par ce à quoi je viens de faire allusion : la transformation culturelle de la société dans laquelle le compositeur vit. Il en est le récepteur et aussi l'interprète. C'est en quelque sorte un messenger de mauvaise nouvelle. Car toute transformation, qui oblige à changer, est une mauvaise nouvelle. Il s'inscrit donc en rupture avec ce qui prévalait avant et le fait savoir dans son œuvre. Bien sûr, on pourrait penser que l'intentionnalité « endogène » du compositeur, son mouvement de « penser » l'écriture musicale, suit une logique structurale propre qui n'a rien à voir avec l'intention de plaire à son auditoire. Si on voulait une preuve de cet état de fait, il n'y a qu'à écouter les dernières œuvres de Bach. Elles sont l'exemple d'une logique implacable de composition. Cette détermination intrinsèque est indéniable. Mais si elle se déploie, au point d'aboutir à

des œuvres inouïes, comme : *l'art de la fugue*, *le clavecin bien tempéré*, *l'offrande musicale*, elle n'est pas pour autant « autistique ». Si j'emploie ce terme d'autistique, emprunté à la psychopathologie, c'est pour faire entendre, a contrario que cette logique implacable d'écriture, quasi mathématique, n'est pas coupée de la réalité sociale dans laquelle elle est pensée et produite. Pour forcer le trait, on pourrait dire que le compositeur y a été contraint par les déterminants culturels qui structurent la réalité sociale à laquelle il appartient. Si on était moins catégorique, ou moins structuraliste, on pourrait dire que ces déterminants l'ont inspiré et qu'il s'en est servi pour composer. Seulement l'aspiration n'est jamais externe. Elle a avoir avec le « Penser ». Ce que Bach annonce dans son œuvre c'est l'avènement du rationalisme hégémonique... et tout à la fois son antidote. Il déclare la rupture que cela produit dans la société et tout à la fois ce qu'il faut lui opposer pour qu'elle ne s'avère pas inhumaine. Son œuvre plus que tout autre atteste de ce qu'il en est de l'humanité de l'homme, y compris, dans ses œuvres les plus arides.

Je disais tout à l'heure qu'une manière de composer la musique ne disqualifie pas pour autant celle qui l'a précédée. Si on voulait concrètement exemplifier cette histoire de rupture /continuité dans la manière de composer à l'époque baroque, on pourrait faire remarquer que les compositeurs qui sont à la charnière d'une manière antécédente et d'une manière nouvelle d'écriture musicale sont capables de composer des « chefs d'œuvre » selon les deux modalités d'écriture. Monteverdi en est l'exemple. Il n'y a donc ni antagonisme ni obsolescence. À l'inverse il y a chez certains compositeurs les prémices d'une transformation annoncée. Par exemple, comme je viens de l'évoquer, les *Concertos Brandebourgeois* (jamais interprétés de son vivant) annoncent chez Bach l'écriture classique à venir. Chez Beethoven *la Grande Fugue* par exemple, mais aussi dans *la sonate opus 106*, par l'utilisation de la rythmique et de la dissonance, anticipe la déconstruction qui adviendra avec l'écriture de composition post-romantique (Chostakovitch, Mahler, Prokofiev) en particulier ceux adeptes de l'écriture atonale et sérielle (Schönberg, Stojanovic, Boulez...). Vous imaginez l'incompréhension des mélomanes du temps de Beethoven à l'audition de *la Grande Fugue* ou de certains passages de *la Sonate opus 106*. En ce qui concerne la musique atonale et sérielle, certains neuroscientifiques font l'hypothèse que les structures auditives des homo sapiens ne sont pas en mesure d'entendre ce genre de composition musicale. Il faudrait un apprentissage qui nécessiterait une connaissance des manières de composer antérieures pour pouvoir inscrire cette rupture dans la continuité. J'en doute, il s'agit d'un autre déterminant. Ce que j'ai nommé tout à l'heure détermination intrinsèque peut être considéré comme une obligation permanente à penser et à agencer la matière sonore. L'anticipation en est alors le résultat.

LA MUSIQUE BAROQUE COMME NÉCESSITÉ DE PARTICIPER À LA RUPTURE CIVILISATIONNELLE RATIONALISTE ET S'Y OPPOSER – MANIFESTE DE SON AUTONOMIE

J'ai beaucoup critiqué Lévi-Strauss sur sa théorie de la mort du mythe et de la réincarnation de sa structure dans la musique baroque alors que le système de signification migre dans le roman. Je persiste à soutenir qu'il n'y a pas mort du mythe dans nos sociétés développées puisqu'aussi bien la pensée sauvage est toujours à l'œuvre. À l'époque classique, elle entre en clandestinité et, pourrait-on dire, en résistance. Et comme toute résistance elle est traquée par les tenants de la nouvelle idéologie. De la même façon que la pensée productive et ses effets de savoir sont traqués dans les sociétés régies par l'hégémonie de la pensée sauvage. L'avènement du rationalisme radical est sans doute à la fin du XVIIe siècle un événement, une rupture, qui oblige la cohésion sociale et sa structuration à se réorganiser. Je maintiens que l'hypothèse de la disparition de la pensée sauvage dans nos sociétés développées, de la réincarnation de la structure des mythes dans la musique baroque et celle de son système de signification dans le roman, est en partie inepte. En effet pas tout à fait puisqu'effectivement il affirme indirectement que la musique baroque (dont il date la naissance avec Frescobaldi c'est-à-dire dans la deuxième partie du XVIIe) n'est plus celle de la renaissance. Il atteste donc d'une rupture. Pas tout à fait, car effectivement les formes de compositions nouvelles, en particulier la fugue, peuvent faire penser à la manière dont le mythe se transforme et se déploie à l'identique. C'est prendre acte non pas que la structure du mythe se réfugie dans la musique, mais que la composition musicale à depuis toujours affaire avec la pensée sauvage comme l'atteste antérieurement l'usage du contrepoint. Ce qu'on pourrait dire, à mon sens plus justement, c'est que la musique baroque résiste à l'impérialisme du rationalisme qui privilégie la pensée productive. C'est ce que j'ai déjà fait valoir. C'est-à-dire qu'elle était à la fois résistante et réactionnelle. Sa fonction anthropologique en est changée, bouleversée même. Et sa responsabilité vis-à-vis de l'humanité de l'homme et d'une conception nouvelle de l'universalisme en est renforcée. Cette affirmation, on pourrait dire cette profession de foi, doit être étayée à la fois psychanalytiquement et à la fois ethnologiquement. Il va falloir encore faire des détours pour préciser cette affirmation.

Nous l'avons déjà vu, je l'ai déjà rabâché, il faut situer l'écriture baroque de la musique dans son rapport avec l'émergence de l'idéologie rationaliste intégrale dans l'occident chrétien. Faire allusion à l'Occident chrétien n'est pas un effet rhétorique. Cela renvoie la conception de l'universalisme tel qu'elle est « inventée » par la religion chrétienne. Universalisme dû à la théologie de Paul de Tarse, pas des apôtres de la secte chrétienne de Jérusalem, Pierre en tête. Ce qu'élabore Paul c'est la transformation de l'élection restreinte, que le judaïsme et l'islam professent (tous les humains ne seraient pas sauvés), à l'élection généralisée. Universelle donc. Tous les humains ont la possibilité d'être sauvés. Les conditions pour être sauvés diffèrent selon les obédiences des différentes religions chrétiennes : la grâce par les

œuvres chez les catholiques, la grâce seule chez les calvinistes. Pour Paul c'est à travers la signification du message de la crucifixion, de la mort et de la résurrection, que Jésus fonde cette salvation universelle. Paul ne croit pas une seconde à cette fable de la résurrection. La résurrection du corps ne l'intéresse pas. Ce qui l'intéresse ontologiquement, c'est ce que la crucifixion dit sur ce qu'il en est de la condition psychique humaine. Métaphoriquement, au premier chef, ce que la crucifixion et la résurrection signifient, c'est que cette nature psychique humaine s'inscrit à la fois dans la temporalité qui se joue dans la finitude chronologique et à la fois dans la durée du temps suspendu. Ce qui induit une dichotomie du fonctionnement psychique. Moi / Sujet. Ce que la théologie de Paul dit c'est que l'accès à l'humanité de l'homme, à savoir la subjectivité, est possible dans la vie terrestre et non pas dans l'au-delà. Vous me direz que c'est une lecture métapsychologique sans doute induite. Induite si on considère que la théologie paulienne, tout comme la philosophie grecque des origines, serait une anticipation de la théorie psychanalytique structurale. Il n'y a aucune anticipation si on considère que la théologie paulienne (et aussi les présocratiques avant le pré-rationalisme de Socrate et le rationalisme de Platon et d'Aristote) est travaillée par la question de l'être au monde dans sa dimension psychique. Et de sa structuration. On doit en faire une lecture structurale synchronique. Comme j'ai à nouveau tenté de le faire entendre à ceux qui se sont engagés dans la recherche à Hygie. Bien sûr, le message de Paul a été détourné par les fondateurs de l'église apostolique et romaine. Pierre et Jacques en particulier, les tenants du christianisme de Jérusalem. S'il n'y avait pas eu Paul, les chrétiens seraient les tenants d'une secte juive à l'instar des esséniens, des zélotes et des pharisiens. Pierre et Jacques, dans leur grande objectivité, pense et professe que l'avis terrestre est voué à l'expression moïque de la survie... et non pas à l'Ex-sistence et au vivre. À partir de quoi on peut relire la genèse. Ève, tel Prométhée, a donné aux humains la connaissance réflexive moïque pour leur plus grand malheur. Ce qui les condamne à la survie. Dieu les ayant privés de la dimension psychique subjective... jusqu'à l'avènement de la vie éternelle. Ce que Paul conteste : elle est toujours présente et peut se réactiver dans la vie terrestre (la crucifixion et la résurrection de Jésus l'attestent). Pour tous. D'où son universalisme « subjectif ». Ce qui est objectivement impossible d'un point de vue anthropologico-ethno-psychique.

Vous allez me dire, mais pourquoi est-il en train de nous parler théologie alors qu'il est censé nous parler d'une approche métapsychologique de la musique et du système de transformation dans lequel elle se perpétue ? Toujours égal à lui-même il en était à affirmer que dans ce système de transformation il y avait à un moment critique avec l'émergence de la composition baroque. C'est confusément, pense-t-on alors. Ou si ce n'est pas confus où veut-il bien en venir ? Ces interrogations sont effectivement légitimes et j'admets que vous pouvez être perdus. À l'évidence vous n'êtes pas dans ma tête.

Si j'ai fait ce détour par Paul, et sa conception de l'être au monde à la fois subjectif et moïque pour le dire en termes psychanalytiques, c'est que certains, Badiou en particulier, considèrent

que Paul est l'inventeur de l'universalisme. Et que sa doctrine, qui n'en est pas une parce qu'elle est seulement appréhendable dans les épîtres, qu'il a destinées aux différentes communautés qu'il a visitées. Il ne l'a donc pas modélisée comme une véritable théologie. On peut parler de transmission. Sa doctrine dans son fondement pourrait être considérée comme laïque. Si on schématise on pourrait dire qu'il ne peut y avoir universalisme que si, au-delà de l'entendement conscient que la psychanalyse repère comme moiïque, il y a une autre dimension psychique qu'on dit subjective. Dimension subjective que Jésus dévoile concrètement dans l'avènement de la crucifixion et de la résurrection. Il y a chez Paul l'intuition que la dichotomie corps / esprit ou âme / corps, c'est-à-dire âme immortelle et le corps périssable, l'une inscrite dans la durée l'autre dans le temps qui passe et la finitude, est une erreur. Ces deux dimensions sont l'apanage de l'homme dès la vie terrestre : « en Jésus Christ notre seigneur » comme on dit. On pourrait dire que la doctrine métapsychologique de Paul réconcilie Héraclite et Parménide. Quoique cela n'ait pas été perçu par les autres disciples et que la dichotomie ait persisté dans la théologie en tout cas catholique. Ce qui va perdurer, mais refoulé et déni, c'est l'universalisme inventé par Paul qui a justifié les pires prosélytismes. Sans doute Paul ne l'était-il pas. Je disais tout à l'heure que l'universalisme de Paul a été détourné : il est devenu un universalisme du semblable. Tous frères. Bon on n'épilogue pas... Ce n'est plus un universalisme de la différence « transcendante » fondée sur le subjectif humain. Il n'en reste pas moins que le message universaliste reste l'apanage, en occident, des religions du livre, les trois, chacune à sa manière. Voilà où je voulais en venir. Je sais, j'ai été long et sans doute pénible. Ce qui se passe avec l'avènement du rationalisme promu comme idéologie hégémonique c'est que cet universalisme transcendantal est relégué au rang de superstition infâme. On peut simplement énoncer que l'idéal universaliste demeure, mais il n'est plus fondé sur la foi et la transcendance, mais sur la raison au service du bonheur de l'humanité et du progrès social. Dans cette perspective l'hypothèse serait que la musique apparaîtrait dans sa forme baroque comme un coup de force contre le risque hégémonique de cette raison moiïque mue par la pensée productive et son risque hégémonique. Surtout quand elle invente la science qui pousse à l'ubris et au prosélytisme le plus impérialiste (de l'esclavage jusqu'au génocide de ceux qui sont censés n'être pas dotés de raison résonnante, inférieure donc). Cette hégémonie potentielle, mais aussi réelle se présente binairement comme une durée de l'Ex-sistence du subjectif chez l'humain que d'une certaine manière l'universalisme chrétien préservait. En le masquant ou en le vouant à la vie éternelle. Il y aurait alors, grâce à l'hégémonie rationaliste, un humanisme sans humanité au sens de la psychanalyse structurale. Deux philosophes s'en étaient inquiétés, comme j'ai eu l'occasion de le dire à maintes reprises dans ce séminaire : Nietzsche et Heidegger. Chacun à sa manière a dénoncé ce risque hégémonique. Tous deux pensaient que la révolution rationaliste intégrale constitue la fin d'un cycle civilisationnel commencé avec Platon et Aristote et qu'au fond le christianisme, tout superstitieux qu'il soit, avait tempéré grâce au maintien d'une transcendance qui pour finir était un antidote à cette dérive. Tous deux pensent qu'il faut revenir aux présocratiques et à la tragédie.

Il y a bien quelque chose qui meurt à cette époque baroque, mais ce n'est pas, comme le croyait Lévi-Strauss, le mythe, mais « le penser subjectif » qui s'incarnait jusqu'alors dans la religion chrétienne où l'immortalité, la promesse d'immortalité, représentait la durée dans laquelle opère le subjectif. L'éternité comme métaphore chrétienne de la « durée » psychique. Mais dans le mythe chrétien comme accessible uniquement après la mort (ce qui n'était pas la position de Paul) où l'épisode de la crucifixion et de la résurrection serait l'accès à cette humanité subjective de l'homme sur cette terre grâce et en Jésus-Christ. D'un point de vue anthropologique on ne peut envisager une société humaine sans que ces dimensions subjectives trouvent son expression dans le vivre collectif. Sinon elle serait alors totalitaire et surtout se détruirait d'elle-même. On en a vu au siècle dernier deux exemples notoires. On peut dire donc que puisque nos sociétés capitalistes modernes perdurent c'est que d'une manière ou d'une autre cette dimension subjective est toujours présente dans la réalité sociale. L'hypothèse est que cette persistance se loge dans la musique à l'époque baroque.

Mais ni Nietzsche ni Heidegger, quel que soit leur pessimisme objectif, ne sont pas pour autant nihilistes. Pour eux, le « penser subjectif » perdure dans les arts. Pour Heidegger le penser subjectif se situe dans la poésie puis dans le tragique de la poésie. L'hypothèse de Nietzsche est qu'il y aurait un refuge du penser subjectif dans la tragédie. Renaissance certaine de la fonction de la tragédie grecque. Son premier livre en atteste : *la naissance de la tragédie*. L'art est donc, pour eux deux, essentiel pour exprimer l'humanité de l'homme. Pour Nietzsche plus précisément dans la musique. Je vous rappelle son cri : « *la vie sans musique est tout simplement une erreur, une fatigue, un exil* » Et pour Heidegger la poésie quand elle est tragique. Hölderlin avait sans doute ouvert cette voie. Mais l'intuition nietzschéenne, la certitude nietzschéenne, aspirant à la nécessité de la musique est plus perspicace et réaliste. D'abord parce qu'elle est vraisemblablement inhérente à l'espèce homo alors que la poésie n'apparaît qu'avec Homo sapiens moderne (Homo sapiens sapiens comme on le nommait avant) pour cause de mutation du gène Fox P 2 et de l'apparition du module syntaxique. Bien sûr, il faut faire l'hypothèse anthropologique que toutes les espèces homos concevaient et pratiquaient la musique puisque la structuration de leur appareil psychique était fondée sur la fonction subjective. C'est la condition pour qu'il y ait véritablement humanité. Bien sûr, depuis ces temps immémoriaux, concevoir et pratiquer la musique n'a pas cessé de se transformer et toutes ces transformations, quelles que soient leurs causes, procèdent d'une continuité transformationnelle avec la phase précédente et en phase avec la transformation infra culturelle de la société où elles se sont produites. Sauf en ce qui concerne la musique baroque et la musique moderne dodécaphonique et sérielle. Elle signe une rupture civilisationnelle.

Et voilà pourquoi votre fille est muette...

Paray-Vieille-Poste, le 30 mars 2024

Marc Lebailly

ANNEXE 1

ÉPITRE POUR LE GROUPE DE PAIRS MÉDECINS

« La consultation du médecin généraliste hippocratique à la MSP Hygie »

On n'arrête pas de dire que l'Acte médical est global et qu'il s'effectue dans les trois champs de la réalité humaine : organique, psychique social ; on en est même à ce point convaincu qu'on l'a même protocolisé. Cette conviction s'inscrit dans le compte rendu informatisé qui suit toute consultation. On l'enseigne bien sûr aux internes qui viennent en stage à la Maison de Santé. Et même aux stagiaires psychanalystes quand il y en avait encore... C'est-à-dire que son versement méthodologique semble à peu près partagé par tous. Pas tout à fait. Car comme tout ce qui ressort de la mythologie de la médecine scientifique cette « méthodologie » a été reprise du côté de la technique de la pratique médicale. La bonne pratique comme on dit. Tant de l'anamnèse, que du diagnostic (en tant qu'on tient compte de ces trois dimensions pour l'étayer) et de la prescription.

Cette manière de détourner peut falsifier l'acte médical de son esprit humaniste. Esprit humaniste qui pourrait prévaloir dès qu'un patient entre dans le cabinet du médecin. L'air du temps, je dirais les vents contraires de la médecine libérale, technico informatique, fait perdre cette dimension essentielle même à ceux qui exercent à la Maison de Santé. Investiguer et prendre en compte les dysfonctionnements dans les trois champs n'est pas un but en soi. C'est un moyen qui prolonge la position humaniste du soignant. De tout soignant. On me dira que l'humanisme, en appeler à l'humanisme, c'est faire appel à une catégorie philosophique, morale, psychologique ou sentimentale qui ne devrait pas avoir d'incidence sur l'objectivité de la médecine pour soigner. C'est-à-dire guérir ou soulager. Ce qui est souvent une utopie idéaliste quand il s'agit de l'organisme. Tenter de soulager en tout cas. C'est-à-dire rendre la vie ou la survie (dans la majorité des cas) possible voir souhaitable et faciliter l'adaptation au monde et aux autres. C'est oublier **l'essence de la médecine hippocratique qui s'adresse non pas seulement aux dysfonctionnements organiques, mais à l'humain en souffrance d'humanité.** Quelle que soit la nature de cette souffrance.

Vous allez me dire que ce sont de grands mots un tantinet grandiloquents. Il se trouve que je porte une vision hippocratique de la médecine et que j'ai un infini respect pour la médecine et les médecins. Et c'est simplement ce que je pense sans aucune idéalisation ni outrance. Une position scientifique. C'est une conviction anthropologique. Dans une société, dans toute société techniquement développée ou de chasseurs-cueilleurs, le médecin est une personnalité irremplaçable et centrale dans la réalité sociale. Je doute que sans elle il puisse y avoir une culture qui se tienne et fonctionne. Quelles que soient les manières dont une médecine, ou un médecin sont nommés. Et quelques soient les principes sur lesquels elle se fonde en fonction de la culture dans laquelle elle œuvre et s'inscrit et quelles que soient les méthodes dont elle use. Que ce soient. Les principes mythologiques de la Pensée Sauvage qui permet une appréhension pragmatique du monde ou les principes scientifiques qui permettent une connaissance objective des choses et des phénomènes. L'une ne disqualifie pas l'autre et réciproquement. Elles peuvent, elles doivent, entrer en dynamique. Dans nos sociétés développées si la médecine veut jouer son rôle anthropologique véritable, elle ne peut être – son affichage ne peut être - que scientifique. Ce qui est plutôt une bonne nouvelle parce qu'elle a acquis une efficacité réelle sans nulle comparaison, dans aucune, de celles des autres sociétés ou civilisations. Mais que les moyens de sa pratique, si efficace (l'espérance de vie en témoigne), ne doivent pas, par hubris, lui faire oublier que **sa fonction est tout d'abord « anthropologique » : être à la frontière de la vie et de la mort à tout moment. Pour chaque humain qui le consulte.** Bien sûr, pas explicitement, mais implicitement et de manière permanente. Il y a la vie, il y a la mort et la frontière est ténue. Cela ne veut pas dire pour autant que sa mission principale est de lutter contre la mort. Ni de rendre la vie éternelle. On ne guérit pas de la mort. Mais **d'être là en tant que médecin toujours présent à tout moment. Et c'est ça sa première prescription : d'être là à cette place frontière de passeur entre la maladie et le bien-être, entre la vie et la mort.** Balint, pragmatique, le disait autrement quand il affirmait que *« la première prescription du médecin est le médecin lui-même »*.

Lévi-Strauss l'a théorisé pour le chamanisme dans un article paru dans son livre *Anthropologie structurale I*. Après avoir constaté la pertinence de la pratique chamanique, il tente d'en donner une explication théorique dans son champ ethnologique. Il part du fait que dans ces sociétés de chasseurs-cueilleurs toutes les maladies organiques sont attribuées à des acteurs extérieurs : les génies de la forêt, les époux de l'au-delà, les sorciers... En particulier, les maladies sont des malédictions qui mettent celui qui les subit en dehors du collectif. **La maladie, quelle qu'elle soit, exclue du collectif. Et on sait que l'exclusion du collectif mène à la mort sociale, mais aussi physique.** Dans le cas décrit par Lévi Strauss le shaman fait appel à des êtres surnaturels pour que la parturiente rentre dans l'ordre du collectif (qu'elle est supposée avoir transgressé) et puisse accoucher.

C'est une manière partielle de rationaliser la pratique chamanique symbolique. Le point de vue de la psychanalyse structurale est un peu différent. Disons, comme le disent les médecins, que **cette efficacité culturelle est une première intention**. En en changeant un peu le sens. Première intention dont la limite est « le pas nuire » hippocratique. Le « ne pas nuire » est la première intention qui permet, déjà, par cet engagement (cet interdit), de réintégrer celui qui consulte dans l'ordre du monde. **Il n'est pas exclu » parce qu'il est déjà entendu**. Mais l'efficacité symbolique n'est pas seulement culturelle. **Elle est psychique si on considère que l'appareil psychique est interfacial entre le social et l'organisme**. L'appareil psychique informe l'appareil neuro cérébral qui réagit à ces informations comme s'il s'agissait véritablement de molécules. Étant entendu que le registre biologique de tout organisme vivant se présente comme un système d'information (c'est ce qui différencie la matière organique qui n'échange que des réactions physico-chimiques, de l'organisme vivant qui échange, lui, des informations). Cela reste toujours énigmatique, c'est pourtant ce qui détermine le passage du physico-chimique au biologique. Dans cette occurrence, il faut faire l'hypothèse que **cet échange d'informations est motivé par une intention téléonomique de conserver l'organisme vivant**. **Téléonomique, c'est-à-dire pour rien**.

Bien sûr certains médecins de la MSP paraissent tenir compte de cette efficacité dans la consultation médicale. Mais on réduit en général cette prise en compte de l'efficacité en pratiquant ce qu'il est convenu d'appeler, à Hygie, la « mythologisation ». Dans leur esprit il s'agit souvent de raconter une belle histoire, soit pour expliquer un diagnostic, soit pour justifier une prescription. Il y a alors confusion entre efficacité symbolique et récit imaginaire. Dans un précédent séminaire, j'ai tenté d'en dire quelque chose en essayant d'explicitier ce qu'il en est de la Pensée Sauvage. En fait **il faudrait considérer que l'efficacité symbolique quand il s'agit de prescription n'est ni « symbolique » ni « imaginaire », elle est « réelle » c'est-à-dire organique**. Vous allez me dire qu'il s'agit encore d'élucubrations anthropologico-psychanalytiques. Ça y ressemble. Mais non. Même les neuroscientifiques le constatent dans des expériences faisant appel à l'imagerie neuro cérébrale. Il y a plusieurs expérimentations qui l'approchent autour de ce qu'on nomme, à tort, « effet placebo », qui fait du bien, ou « effet nocebo », qui fait du mal. Dans ces formulations on entend que la présence imaginaire du médecin est en quelque sorte apaisante et son statut de « supposé savoir » rassurant. Cela ne va pas plus loin. L'une d'elles m'a frappé. Elle concernait l'effet d'un psychotrope antipsychotique. Je ne me souviens plus duquel il s'agissait. Ce qui m'en reste c'est qu'on donne aux deux groupes de patients un traitement : à l'un des molécules véritables et à l'autre un placebo. Mais la particularité de cette expérimentation c'est que l'on dit aux patients qui prennent ledit placebo que justement il s'agit de pilules qui n'ont aucune molécule active, en ajoutant même que, parfois, ce genre de médicament a un véritable effet. C'est l'inverse d'une expérimentation randomisée

en double aveugle. Quand on fait l'imagerie de ce qui se passe dans le système neuro cérébral, après que les pilules ont été ingérées, on s'aperçoit que les circuits neuronaux activés par les véritables molécules antipsychotiques sont les mêmes que ceux activés par ledit « placebo » dont on avait annoncé qu'il n'était qu'un placebo. On est loin de l'effet imaginaire ou même symbolique. Il y a d'autres expérimentations moins spectaculaires qui vont dans le même sens. L'efficacité symbolique n'est donc pas due à une suggestion. On sait depuis Freud que la suggestion, même hypnotique, n'a aucun effet durable sur les troubles psychiques. Ce n'est pas non plus le fruit de l'attitude bienveillante du praticien ni la confiance que le patient a vis-à-vis de son médecin (quoique). Mais ce qui lui est dit et la manière de dire ce qu'il y a à lui dire. **Dans la psychanalyse structurale on considère, effectivement, que dire ne se réduit pas seulement à un système de communication et de réflexion. Cette infrastructurellement un système d'information phonématique au même titre qu'un enzyme ou un neuro transmetteur.** Les mots que « la belle histoire » porte sont alors des choses qui équivalent sur le plan informationnel à des molécules biologiques.

Bon voilà si ça peut contribuer à quelque chose...

Marc Lebailly,
Paris le 11/06/23

ANNEXE 2

DE L'ASSIMILATION

- Avant de revenir aux fondamentaux génériques tels qu'ils ont été esquissés et qui devraient permettre de structurer et d'établir notre système d'interdits et d'obligations, je me propose de revenir sur ce qu'il en est théoriquement de cette notion d'assimilation psychique que j'avais évoquée pour la différencier de la manière opératoire dont on met en œuvre individuellement et collectivement un ensemble de règles de bonne conduite ou même un ensemble de lois qui constitue un système légal sur lequel une société s'étaye pour régler les comportements et les échanges de ceux qui y participent. J'avais dit que ces fondamentaux, et les interdits et les obligations qui en découlent, n'étaient pas à proprement parler des « valeurs morales ». Cela ne ressort pas non plus d'un code moral fondé sur une éthique. J'avais essayé de vous dire que l'appréhension des fondamentaux et du système d'interdits d'obligations, justement parce qu'il ne s'agit ni de valeurs ni de code moral, ne dépendent pas seulement, j'ai bien dit ne dépendent pas seulement, d'une attitude de soumission à ce qu'il convient de faire. En termes psychanalytiques, leur acquisition n'est pas du ressort seulement, j'insiste là encore sur le seulement, d'une volonté consciente moiïque a fortiori surmoiïque. Une fois identifiés, ces fondamentaux, s'ils sont consentis collectivement, il faut dans un premier temps, comme quand il s'agit de se conformer à un code moral ou juridique, en avoir une appréhension réflexive consciente de telle sorte de pouvoir les acter. Disons qu'il s'agit de transformer **un instant de voir**, l'appréhension consciente et l'accord grâce au consensus, en **temps pour comprendre** par le traitement de la mise en pratique volontaire. Donc moiïque ou Surmoiïque. Si on en restait à ce stade il n'y aurait pas assimilation **qui** fait appartenance, mais seulement adhésion. Si on veut différencier de manière radicale « **l'appartenance** » de « **l'adhésion** » on peut dire que l'appartenance consiste en l'adoption indélébile des fondamentaux et du système d'interdits et d'obligations alors que dans l'adhésion ses fondamentaux et ses interdits/obligations sont conjoncturels et substituables. Transitoires et éphémères. Bien sûr, la métaphore de l'adhésion est sujette à caution. Il serait plus juste de parler de « **conversion** », identificatoire, avec toutes les connotations que ce vocable contient.
- Une autre métaphore vient à l'esprit quand on parle d'assimilation. On pense assez naturellement à la nutrition et à la digestion. Dans la nutrition et la digestion, des éléments externes « bienfaisants », les aliments, sont ingérés et digérés pour apporter des « nutriments » qui manquent à l'organisme et qui sont nécessaires à sa survie. Approximativement, on peut faire le parallèle : les fondamentaux et le système d'interdits et d'obligations, éléments externes, apportent au corps social les éléments nécessaires à

sa structuration et à son fonctionnement de telle sorte d'assurer l'avènement d'un collectif et tout à la fois la survie de ce corps social enfin structuré et celle des personnes qui le constituent. Mais la métaphore et le parallèle ne s'avèrent, en fait, pas tout à fait juste. En effet, l'assimilation digestive des nutriments a pour finalité d'apporter à l'organisme les éléments qui manquent en permanence à ses métabolismes vitaux. Mais leur destin est d'être dissous « consommés ». Ils ne s'incorporent pas à l'organisme de manière permanente. C'est pourquoi il faut renouveler l'opération de nutrition quotidiennement.

- Assimiler les fondamentaux culturels et le système d'interdits et d'obligations n'est pas redevable de cette économie répétitive nutritionnelle. **L'assimilation est définitive.** Elle transforme et modifie de manière indélébile le mécanisme comportemental de ceux sur lesquels elle opère. Cette transformation de la programmation de l'appareil psychique est acquise. Comme si les comportements sociaux déterminés par les fondamentaux, les interdits et obligations avaient migré de la mémoire sémantique dans la mémoire procédurale. C'est pourquoi l'actualisation de ces comportements ne nécessite pas l'intervention moïque. Je ne dirais pas qu'ils sont réflexifs. **Ce serait réducteur, car ils acquièrent et constituent en même temps un caractère psychique que l'on pourrait dire « sacré ».** À ce titre nous savons qu'il n'est nul besoin d'une instance interne moïque ou surmoïque, pour qu'ils soient respectés. Ils deviennent comme « naturels ». Ils s'actualisent comme rituels. Si on caricature, ils sont impossibles à transgresser sous peine de maladie ou même de mort. Dans les sociétés traditionnelles, on appelle cela un « tabou ». Un « tabou » n'est pas un interdit (comme ceux qu'un système juridique met en place), mais une exigence et une nécessité vitale. À la fois les systèmes de tabous tiennent le collectif cohésif et à la fois ils permettent à chacun d'être membre de ce collectif. On sait que dans ces sociétés traditionnelles la plupart des maux qui affectent aussi bien le collectif que chaque personne sont attribués à des transgressions implicites ou explicites, volontaires ou involontaires, d'un ou plusieurs tabous. Dans ce type de sociétés, ces systèmes de tabous sont élaborés empiriquement et collectivement au moyen de la logique de **la pensée sauvage** puis transmis par les rites.

- Ce qui n'est pas le cas dans nos sociétés quand on tente de constituer un système symbolique analogue à ceux qui règlent l'organisation le fonctionnement des collectifs de chasseurs-cueilleurs. Ces systèmes symboliques de nos sociétés modernes sont conçus et structurés à l'aide de logique de la pensée consciente rationnelle. Certes comme nous l'avons vu ici à partir d'un corpus mythologique antérieur (mythe hippocratique). Mais dès qu'ils sont explicites ils deviennent une « croyance » laquelle est régie par la pensée sauvage. **Alors que nos sociétés ont à faire avec deux systèmes organisationnels : un symbolique improductif, l'autre rationnel imaginaire productif,** ce qui n'est pas le cas des sociétés traditionnelles où l'organisation des échanges productifs est réduite à seulement permettre la survie du collectif. Dans nos sociétés, depuis la révolution rationaliste, en apparence, c'est l'inverse qui prévaut. L'organisation technique des échanges productifs prime les effets de la structuration symbolique considérés comme relevant d'un archaïsme primitif. Les protocoles et les processus organisationnels sont décrétés nécessaires et suffisants à assurer les relations entre les personnes. D'une certaine manière, le système juridique, dans sa volonté de se constituer en une logique

rationnelle implacable, relève de la même intention idéologique. Bien sûr la structuration symbolique est toujours présente et à l'œuvre dans nos sociétés modernes. Mais clandestinement et souvent dénigrée, comme relevant de la superstition puisque déclenchant un phénomène irrépensible de croyances. **La croyance, bien qu'elle soit une nécessité absolue dans l'organisation sociale de toutes sociétés, est considérée comme relevant de la superstition primitive.**

- Le réel de la réalité sociale tel que les ethnologues structuralistes l'approchent est que pour qu'une société fonctionne et perdure il faut que ces deux systèmes d'organisation coexistent et entrent en dynamique. Dans nos sociétés on considère que les valeurs qui ont explicitement à voir avec les croyances dites morales ou humanistes sont édictées super structurellement pour servir de garde-fou ou donner une « légitimité » artificielle au processus de production et à la production elle-même. Ainsi, on leur donne un pseudo sens, factif (fabriqué). On croit instaurer une dialectique entre les process de production rationnelle et les valeurs relevant de la croyance. C'est une sorte de concession (psycho-sociologie cynique et manipulatoire) que l'on fait aux phénomènes de croyance. C'est en fait ignorer **cette réalité anthropologique qui est que sans capacité à la croyance Homo sapiens ne pourrait pas s'organiser socialement. Or Homo sapiens est un animal social à l'instar des autres hominidés.** C'est aussi ignorer qu'avant la révolution rationaliste l'organisation collective en clan, tribu, nation existait déjà. Et on ne voit pas bien quel progrès la pensée rationnelle à apporter au fonctionnement de nos sociétés. À part celui du développement économique perpétuel régi par le système capitaliste de production. Pourquoi pas ?

- En théorie donc, il faudrait d'une part que les deux systèmes d'organisation des rapports sociaux cohabitent et que d'autre part ils entrent non pas en dialectique (qui suppose un conflit à résoudre), mais en dynamique. Étant entendu que l'on admet qu'il ne peut y avoir l'un sans l'autre. Mais ce constat est insuffisant. Il faut admettre aussi qu'il y a un ordre, une priorité, qui préside à cette dynamique. Ordinalement, **il faut considérer que l'ordre symbolique « irrationnel » (celui qui génère la croyance) est premier par rapport à l'organisation rationnelle des échanges interrelationnels et de production.** C'est en effet à partir du « sens » (le mythe est un opérateur du sens) qu'il génère que l'on peut comme un bon droit établir des protocoles et des process pertinents pour organiser les échanges nécessaires à atteindre les objectifs opératoires que l'on s'est fixés. Pour faire grandiloquent, et à l'inverse de l'utilisation que l'on fait actuellement du système de valeurs, on pourrait dire que **ces protocoles et ces process organisationnels se mettent au service de la cause sacrée que l'ordre symbolique recèle.** Et qu'ils la protègent. Mais bien évidemment il n'y a pas de « cause » qui vaille, seulement une « vocation » à faire exister un collectif pour produire ce qui est à produire. Vocation qui ne ressort pas d'un ordre moral.

- Je viens de dire qu'il fallait que ces deux systèmes d'organisation entrent en dynamique. Ce n'est pas tout à fait exact. C'est exact seulement au moment de leur établissement,

d'une fondation par exemple. Mais on peut penser qu'au bout d'un certain temps la mise en œuvre de protocoles rationnels pour organiser la collaboration n'ait plus la même fonction transitoire qui a permis d'accéder à la cohésion sociale. En effet, quand la structuration symbolique, les fondamentaux et le système d'interdits et d'obligations qui en découlent, sont « assimilés », alors, les protocoles et les processus de travail n'apparaissent que pour ce qu'ils sont : de simples outils organisationnels à l'instar de beaucoup d'autres. Ils ne sont plus ni vitaux ni prévalents. En effet la cohésion sociale qui en découle permet alors la coopération « naturelle » entre ceux qui participent de ce collectif. Cette coopération agit dans deux registres dans le collectif :

- D'abord au niveau de l'organisation du travail collectif : ici de l'Institution. La RCCP en est un bon exemple où s'opère, pour les cas complexes, une approche pluriprofessionnelle que l'on pourrait voir comme informelle. Elle ne l'est absolument pas. Ce qui s'opère c'est que **chacun est à sa bonne place et est reconnu par tous les autres comme étant à sa bonne place.**
 - Mais aussi au sein d'un niveau d'organisation fonctionnelle et formelle de la vie de l'Institution. En particulier permettre la coopération tripartitionnelle de la gouvernance. Là aussi fondée sur la bonne place.
- Vous allez me dire, et vous n'aurez pas tort, que je n'ai absolument pas dit en quoi cette « assimilation » symbolique consistait : je me suis borné à dire ce qu'elle n'était pas et ce dont elle ne relevait pas. Elle ne résulte pas d'un conditionnement moïque ou surmoïque. Elle ne relève pas non plus d'un métabolisme de type nutritionnel. Par ailleurs je vous ai décrit les conséquences de cette assimilation, quand elle est collectivement partagée, sur la cohésion, la structuration et les pratiques sociales. J'ai essayé de faire entendre que cette assimilation de fondamentaux, au fond, **modifie l'être au monde** de ceux qui en bénéficient et que, de ce fait, **rend la culture** qui en résulte **transmissible**. Comme à l'insu (à travers de rituels). Mais je n'ai pas encore évoqué comment elle opère à la fois psychologiquement et neurologiquement. C'est donc du côté d'un modèle neurologique et plus précisément génétique qu'il faut se tourner pour concevoir de quels mécanismes relève l'assimilation. Et plus précisément les modalités génétiques de l'évolution. Il se trouve qu'à ce titre j'ai été très intéressé par plusieurs articles qui font état des rapports mortels, mais aussi vitaux, en tant qu'ils conditionnent pour partie l'évolution, des virus et des rétrovirus avec le génome. Bien sûr je ne suis en aucun cas spécialiste de la génomique. Mais cela m'a fait penser et cela est venu combler un manque à mon modèle ethnologico-psychique quant à la compréhension de ce qu'il en est de l'assimilation. Des phénomènes d'assimilation adaptatifs. Je vais essayer de résumer ce que j'ai cru comprendre.
 - De fait, les chercheurs en génétique se sont aperçus qu'il y avait, au cours de l'évolution, une sorte « d'union forcée » entre le génome humain et des « entités virales ou rétrovirales » qui ne sont pas à proprement parler des organismes vivants. Cette union s'effectue sous les espèces d'un entremêlement de leurs molécules d'ADN et se déroule depuis des millions d'années. Quand un virus à ADN ou un rétrovirus à ARN ne tuent pas l'organisme qu'ils colonisent, pour faire image, il se « marie » avec son génome. Non pas

avec les gènes proprement dits, mais avec les molécules autres que les gènes qui constituent l'ADN et dont, dans un premier temps, on ignorait à quoi elles servaient. Je crois même que les généticiens appelaient ces molécules « l'ADN poubelle ». C'est dans cet ADN poubelle que l'on retrouve les restes de virus ou de rétrovirus qui n'ont pas tué l'organisme, lequel toujours vivant est maintenant colonisé. Ils appellent ces restes viraux ou rétroviraux des « éléments transposables » ou « ET ». Dans un premier temps on a pensé que ces « ET » était de l'ADN mort. En d'autres termes des éléments inactifs, pas même parasites. De fait, la métaphore employée par les généticiens est qu'ils aient été « domestiqués » neutralisés par des mécanismes de contrôle cellulaire (immunitaires) ou par des mutations. Mais ce mécanisme de neutralisation ne débouche pas seulement sur le fait qu'ils rendent ces intrus inactifs et inoffensifs. Les chercheurs se sont aperçus, relativement récemment, que ces éléments viraux ou rétroviraux (en particulier leur enveloppe) avaient des effets bénéfiques durables et transmissibles. Ils s'avèrent être des facteurs d'évolution adaptatifs. En vrac :

- L'immunité innée a été augmentée par un virus endogène
- Un rétrovirus ancien qui a infecté nos ancêtres nous a armés pour lutter contre les virus
- L'invention de la myéline a été rendue possible par un ancien rétrovirus
- L'immunité à mémoire est apparue il y a 450 à 500 millions d'années par l'avènement d'anticorps qui sont les dérivés d'un ET

Si je vous ai raconté tout cela, qui tient d'une vulgarisation sans doute excessive, c'est parce que ce processus de phagocytose de virus et de rétrovirus pathogènes par le génome aboutissant à sa transformation me paraît pouvoir servir de modèle à ce que je nomme, dans le registre psychique processus d'assimilation d'un système de signifiants exogènes, le système d'interdits et d'obligations, représenté par des signifiants de la langue. Bien sûr vous ne manquerez pas de me dire qu'un signifiant n'a rien de la nocivité pathogène d'un virus ou d'un rétrovirus. En apparence vous n'aurez pas tort. Mais l'expérience nous a démontré le contraire. Intégrer Hygie, et son infraculture symbolique, même quand celle-ci n'était pas encore stabilisée, n'a pas été sans conséquence, parfois néfaste, sur ceux qui s'y sont risqués. Ou peut-être justement parce que l'infraculture symbolique n'était pas suffisamment stabilisée pour permettre réellement une intégration harmonieuse. Le fait de ne pas être totalement stabilisée la faisait prendre pour une « cause à défendre » et déclenchait conséquemment de devoir se positionner « pour ou contre ». Toujours est-il qu'il y a eu un nombre conséquent de décompensations comme si « l'habitus social » antécédent des impétrants avait été attaqué par l'infraculture de la MSP transformée en cause prosélyte. Ce n'est pas le lieu ici de dire ce qu'est un « habitus social ». Ceux que cela intéresse pourront consulter les ouvrages que Bourdieu consacre à ce concept sociologique.

Vous pourriez aussi m'objecter que cette assimilation psychique n'est pas du registre organique. Elle concerne des phénomènes d'adaptation qu'on a l'habitude de considérer d'un point de vue moralo-psychologico- intellectuel. C'est-à-dire comme non seulement

autonomes, mais aussi totalement déconnectés du fonctionnement neurocérébral. La dichotomie ancienne « corps / esprit » n'en finit pas d'entretenir, à travers cette mythologie, une incompréhension de ce qu'il en est des phénomènes psychiques. Ce que la psychanalyse structurale, comme Freud avant elle, soutient est que tous les phénomènes psychiques sont, en dernière analyse, biochimiques cérébraux. Sinon comment expliquerait-on que les psychotropes et d'autres molécules exercent une influence véritable sur les phénomènes psychiques ? Ce qui ne veut pas dire qu'Homo sapiens n'a aucune spiritualité. C'est grâce à ce fonctionnement neurocérébral spécifique et unique que l'homme a une spiritualité qui lui confère son humanité. **Comme vous voyez la psychanalyse des origines, celle de Freud, et la psychanalyse structurale sont rigoureusement matérialistes.**

Pour revenir aux « signifiants » qui constituent le système d'opposition qui organise une culture, la nôtre en l'occurrence, et qui sont des artefacts matériels (matière sonore mise en forme), ils peuvent bel et bien être assimilés, au travers de l'appareil psychique de chacun, au fonctionnement neurocérébral neurobiologique. En raccourci, et pour résumer, à la mémoire procédurale qui règle nos conduites et comportements automatiques adaptatifs sans passer par le registre conscient de l'appareil psychique. C'est pourquoi je vous disais tout à l'heure que le SIO n'est ni moral ni surmoïque. Une fois assimilé il est naturel. On ne peut plus y déroger.

Voilà pourquoi votre fille est muette...

PROCESSUS DE REFONDATION

- J'ai un peu regardé la taxinomie proposée des fondamentaux qui devaient procéder à un SIO générique à notre Institution. Tout me semble y être... mais dans le désordre. C'est bien normal puisque les personnes qui l'ont élaboré ne sont ni ethnographes ni ethnologues. Aussi il y a confusion entre valeurs, fondamentaux, interdits et obligations. Ce n'était pas très clair pour ces personnes. En fait, il faut d'abord définir/choisir des fondamentaux qui se démarquent des objectifs fixés qui sont comme par hasard ce qui a été pris comme fondamentaux culturels : la coopération, l'adaptabilité et l'humanisme. En tout cas ce sont des objectifs fixés par le mythe fondateur. Ce sont ce à quoi le SIO doit permettre. Ce n'est pas le cas pour l'engagement qui est, lui, une condition, un moyen, de les atteindre.

Notre boussole pour dégager nos fondamentaux culturels, si nous voulons être une institution hippocratique, est le serment d'Hippocrate dans ces deux versions connues : celles du Conseil de l'ordre et la traduction qu'on en connaît du grec. Si on pouvait être plus rigoureux, il faudrait peut-être prendre connaissance d'autres textes d'Hippocrate ou de Galien. On ne l'a pas fait. Ethnologiquement cela devrait s'imposer. On peut ici en

faire l'économie. Si on repart de ces deux textes universels hippocratiques et du travail collectif qui a été mené précédemment sur ce sujet, il me semble que l'on pourrait dégager quatre fondamentaux génériques. Auparavant on va essayer de définir ce qu'est **un fondamental** : on pourrait dire que **ce sont des qualités psychiques** (pas morales ni éthiques) **qu'il faut mettre en œuvre, si on veut qu'une certaine conception « humaniste » de la prise en charge de la santé soit possible collectivement**, non pas comme à « l'unisson » (identification), mais **de manière « concertante »** (entendez ce signifiant dans sa polysémie). Quand je regarde à la fois les deux variantes du serment d'Hippocrate (qui est pour nous essentiel puisqu'il est étendu à toutes les professions au travers du secret médical partagé), il me semble qu'il peut être mis en œuvre si on privilégie quatre qualités psychiques :

- **Respect**
- **Ouverture**
- **Engagement**
- **Prudence** (chez Hippocrate elle est induite)

On pourrait sans doute restreindre ces fondamentaux à trois, les trois premiers, ce sont les qualités psychiques minimales à actualiser si nous voulons être hippocratiques dans nos actes de telle sorte que notre institution soit coopérative, adaptable et humaniste. Les deux fondamentaux que vous avez retenus, ceux que j'avais proposés d'emblée, ne sont donc pas suffisants, ils sont nécessaires, mais pas suffisants. Nous allons donc nous remettre au travail pour dégager le SIO des deux autres valeurs qui ressortent à la fois des textes hippocratiques et du travail collectif mené jusqu'à présent : engagement et prudence.

Marc Lebailly

Le 7 mars 2024

